

JOSEPH GAUVREAU, M.D.

de "l'Action Française." Registraire du Col-
lège des médecins et chirurgiens de la province
de Québec.

Membre de la Société historique
de Montréal.



Le Docteur Laurent Gauthier

Ex-Doyen de l'Université-Laval, Québec

1839 - 1918

L'Union Médicale du Canada

Montréal, 1918.

JOSEPH GAUVREAU, M.D.

de "l'Action Française." Registraire du Col-
lège des médecins et chirurgiens de la province
de Québec.

Membre de la Société historique
de Montréal.



Le Docteur Laurent Catellier

Ex-Doyen de l'Université-Laval, Québec

1839 - 1918

L'Union Médicale du Canada

Montréal, 1918.

6.
1713
205

DU MEME AUTEUR :

1910—L'étudiant en médecine.

1911—Un mal à combattre (La tuberculose) (épuisé).

1913—Contre l'alcool. 3 éditions. 55,000 exemplaires. (épuisé).

1914—La goutte de lait (épuisé).

1916—La prohibition (conférence à l'Université Laval de Québec en réponse à cette question du premier ministre, Sir Lomer Gouin: *La prohibition des vins et de la bière s'impose-t-elle dans notre province?*) Multiples éditions de propagande. 175,000 exemplaires.

1918—Le docteur Laurent Catellier.

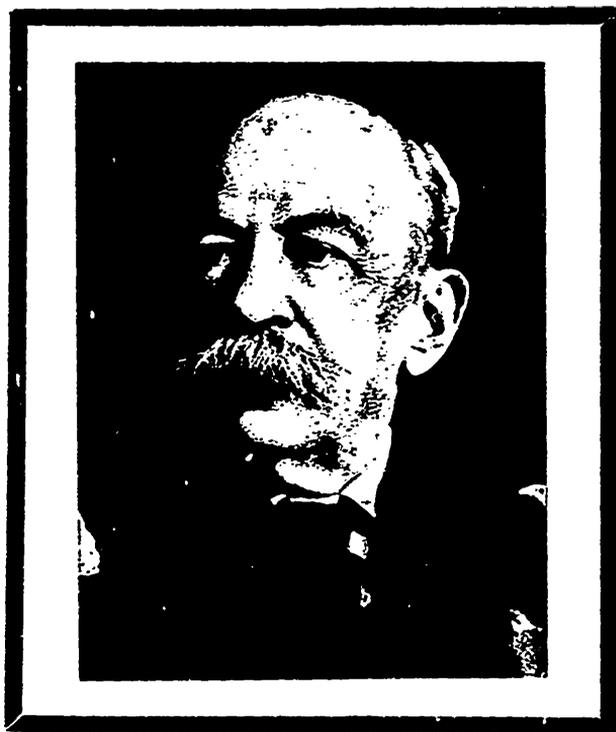
EN PREPARATION

Il restera prohibé.

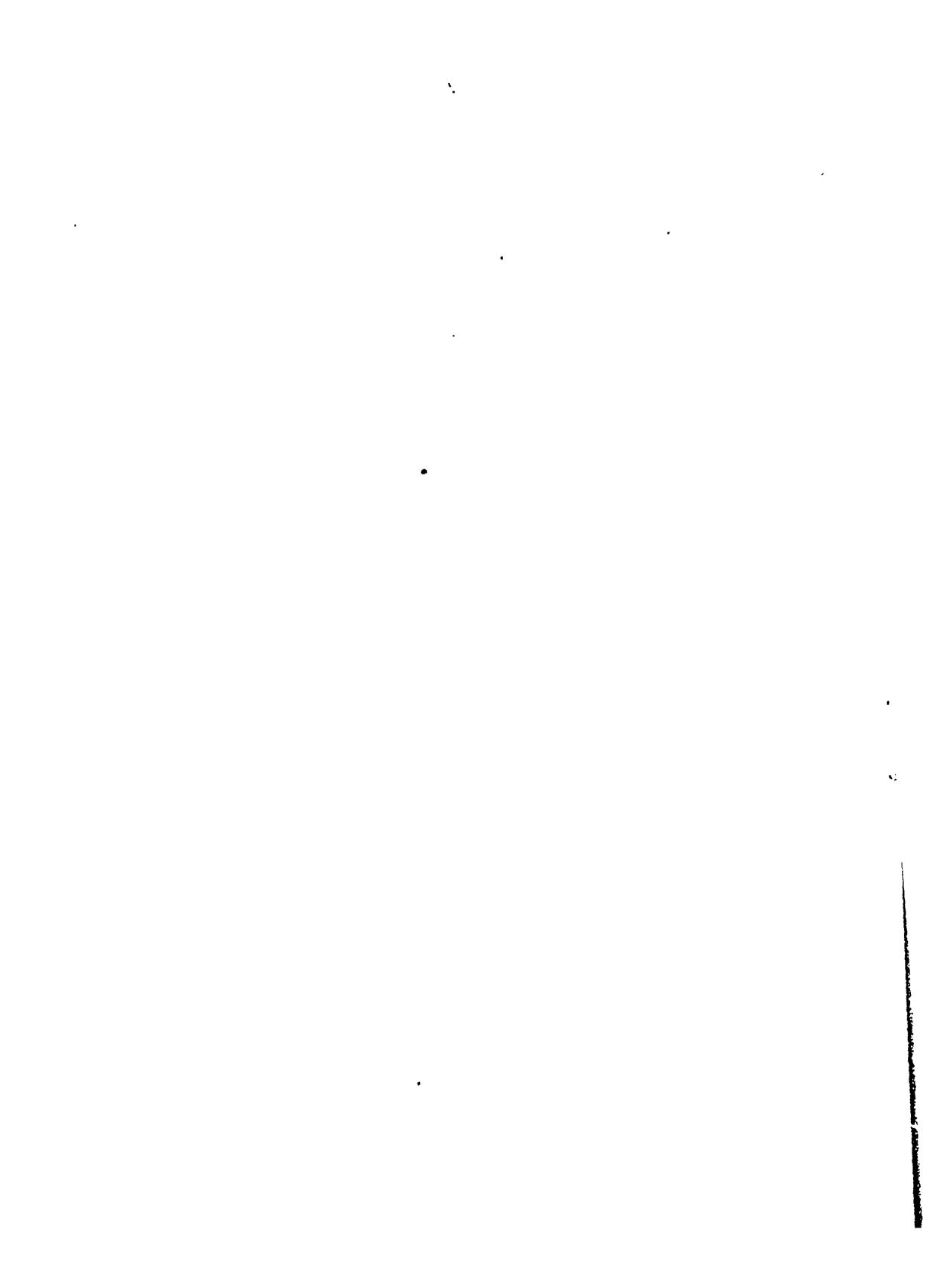
La vie de Mgr Antoine Gauvreau, P.D.

Le docteur Laurent Catellier

1839-1918



**Ex-Doyen de l'Université Laval de Québec
décédé le 17 janvier 1918
à l'âge de 78 ans.**



Le bon docteur Catellier :

A l'Hôtel-Dieu de Québec est décédé, le 17 janvier 1918, à l'âge de 78 ans, "le bon docteur" Laurent Catellier.

D'où vient qu'en rendant ce suprême témoignage de vénération à la mémoire de l'un de nos plus illustres maîtres à l'Université Laval de Québec, aucune épithète ne puisse remplacer, dans mon esprit ni sous ma plume, celle que je viens d'accoler à son nom? Mille souvenirs personnels l'expliquent. Qu'on veuille bien me permettre de rappeler le premier en date.

C'est à Rimouski, durant l'été 1882. A cette époque déjà lointaine, nous ne sommes qu'un bambin. Notre grand plaisir, quand nous pouvons échapper à la surveillance, c'est de rejoindre les heureux de notre âge, à la gare du chemin de fer, de courir sur la voie, d'emjamber les dormants, de nous accrocher *aux trains de balles*, et de faire des *tours de chars*, de la gare à l'extrémité de la voie d'évitement, et de là à la gare. Malheureusement, ce jour-là, l'un des nôtres (aujourd'hui monsieur Valmont Martin, avocat au Barreau de Rimouski) par une fausse manœuvre, trébuche, glisse sur la voie et a tout le temps de se faire broyer une jambe, avant que nous ne puissions l'arracher de sa périlleuse position.

Nous le transportons à la gare. Par hasard, le docteur Catellier, en vacances, est là, se balladant. De suite, il se constitue chef d'ambulance. Sur un banc de la salle d'attente il examine le petit blessé, et juge l'amputation immédiate nécessaire. La salle d'opération sera le bureau du télégraphiste. Vous voyez d'ici cette grande fenêtre-baie, en forme de rotonde vitrée aux trois quarts, des gares de l'Intercolonial? A cette heure de l'après-midi le soleil l'inonde de lumière. Le docteur Catellier procède aux préparatifs, et lorsque les confrères qu'on est allé chercher arrivent avec leur chloroforme, leurs pièces à pansements et leurs outils, tout est disposé pour l'opération. Inutile de dire qui ampute la cuisse à notre pauvre petit compagnon de plaisir de tantôt. Les curieux gars que nous sommes! Pour mieux voir tailler sa chair, nous dressons, à l'aide de *trucks* et de boîtes à marchandises, un amphithéâtre sur trois faces de la rotonde. Nous restons, bras croisés et bouche close, témoins silencieux du drame jusqu'au dernier acte. Deux vocations de médecin se décidaient ce jour-là. Le docteur Catellier s'en doutait-il? Assurément non.

Aujourd'hui, pareille mise en scène pour une opération serait

mal jugée. La science moderne ne s'accommoderait pas de ces procédés ni de cette ambiance.

Pourtant, l'acte accompli en cette circonstance par le docteur Catellier fut l'acte d'un médecin éminemment pratique et droit. Il voulait conserver à son blessé toutes les chances de survie possible. Où mieux s'installer pour une opération d'urgence à cette heure, dans une petite ville sans hôpital et sans lumière électrique, sans autres accommodations que celles des maisons privées? A deux pas de l'accident, *profiter des rayons du soleil dans un puits de lumière*: personne autre que lui, à ce moment-là, n'y aurait songé.

Plus tard, j'acquis cette conviction profonde que partout et toujours le docteur Catellier a recherché le côté pratique de la médecine et des choses. Il voulait le bien ardemment. Il le voulait vivement. Il le visait sans cesse dans ses études et dans sa pratique. Il n'avait pas d'autre objectif. Ce fut son suprême talent et la récompense quotidienne de ses efforts de toujours savoir bien s'y prendre pour sauver la vie, soulager la douleur, se rendre utile à ses semblables.

* * *

Le docteur Catellier naquit à St-Valier, comté de Bellechasse, en 1839.

Il fit ses études classiques au petit séminaire de Québec.

Licencié en médecine de l'Université Laval en 1863, la même année il prend charge de l'asile de Beauport.

En 1864, le gouvernement le nomme médecin en chef de l'Hôpital de la marine.

En ce temps-là, il fallait soutenir une thèse pour obtenir le titre de docteur en médecine.

En 1865, après avoir soutenu brillamment sa thèse, il part pour l'Europe. Il en revint gradué de l'Université de Paris.

En 1870, il est nommé *professeur extraordinaire* d'anatomie pratique et de médecine opératoire à l'Université Laval de Québec.

En 1874, professeur de médecine opératoire à l'Université Laval, il est chargé de la clinique externe à l'Hôtel-Dieu.

En 1882, il hérite de la chaire de pathologie externe, laissée vacante par la mort du docteur Laundry.

En 1890, il est professeur titulaire de clinique externe à l'Hôtel-Dieu.

En 1894, sollicité par le Conseil supérieur d'hygiène dont il est membre, il prend la charge du bureau de santé municipal de Québec.

En 1906, doyen, il se retire de l'enseignement, après avoir été pro-

fesseur pendant 44 ans : et se déchargeant peu à peu de ses autres obligations professionnelles, il finit par vivre tout à fait dans l'ombre, auprès de sa famille et de ses livres.

De cette longue vie très humble d'allure et très simple d'apparence, mais comblée d'étude, de labeurs et de dévouements discrets, l'on peut faire deux parts distinctes : celle consacrée à la pratique de la médecine, et celle consacrée à l'enseignement.

23 24 25

Le docteur Catellier a surtout pratiqué à l'hôpital de la marine dont il fut le surintendant pendant plus d'un quart de siècle ; à l'Hôtel-Dieu qu'il n'a cessé de fréquenter ; et généralement dans la cité de Québec dont il était encore, à l'heure de sa mort, le médecin-hygiéniste consultant.

Vingt-sept années de séjour, d'études, de pratique et d'observation à l'Hôpital de la Marine de Québec ont fait du docteur Catellier, pendant un demi-siècle, la sentinelle d'avant-garde, l'incomparable expert de toutes les épidémies apportées au Canada par l'immigration européenne et la marine marchande. Il avait à un haut degré le flair des maladies contagieuses.

Refuge de toutes les misères corporelles de cent lieux à la ronde, l'hôpital de la marine fut encore pour lui la grande école de la chirurgie journalière en laquelle il excella.

Il fut toute sa vie un praticien sûr et d'une scrupuleuse honnêteté. Tous, maîtres et élèves, recherchaient son opinion, sur un cas douteux. Rarement les résultats venaient en contredire la justesse. Traditionaliste d'idées, il fut essentiellement un chirurgien conservateur.

Mais encore faut-il se reporter à cinquante ans en arrière pour se faire une idée de ce qu'était la chirurgie de ce temps-là, dans quelles conditions l'on opérait.

J'ai relaté tantôt l'amputation improvisée, faite à la station de Rimouski, autant pour rappeler les conditions habituellement désavantageuses dans lesquelles on opérait, que pour commémorer un souvenir personnel.

À l'Hôpital de la marine, les conditions étaient meilleures sans doute. Si l'aseptie n'était pas un critérium, la propreté au moins était de rigueur. Mais le chirurgien, lui, ne faisait pas seulement de la chirurgie. Il fut un temps où le docteur Catellier, alors chirurgien en chef de l'hôpital de la marine, était en même temps l'accoucheur le plus recherché du Faubourg St-Roch. Cela n'a pas duré longtemps. Absorbé par ses études et surchargé de pratique hospi-

talière, désireux de s'adonner avant tout à l'enseignement, de s'identifier avec l'Université Laval, le docteur Catellier abandonna très jeune toute clientèle générale pour ne donner que des consultations et n'être que *chirurgien*. De ce jour sa voie fut trouvée. Il y demeura toute sa vie.

Ce n'est que plus tard, quand presque toute sa carrière de chirurgien et de professeur est remplie, exactement en 1891, qu'il accepte de mettre au profit de ses concitoyens sa longue expérience des maladies contagieuses et ses études approfondies sur l'hygiène.

Son oeuvre d'assainissement de la ville de Québec n'est pas la moindre. A l'époque où il prend charge du bureau sanitaire de la ville, les statistiques de Québec accusent une mortalité de 42 pour 1,000, (la statistique actuelle de Calcutta). Le printemps et l'automne, la fièvre typhoïde y règne en souveraine. A qui part en voyage, les gens de chez-nous disent : "Si tu vas à Québec, n'en rapporte pas les fièvres ! Et si tu te rends à Montréal, laisses-y la picotte !"

Le docteur Catellier se met à l'oeuvre. Il assainit les sources, filtre l'eau, dirige les drainages, perfectionne les égouts, vide les caves, débarrasse les cours, fait pénétrer le soleil dans les taudis. Il entreprend l'éducation des masses, en insistant auprès de ses élèves sur les devoirs sociaux des médecins. Sous son impulsion, non seulement l'hygiène fait des prodiges à Québec au point de réduire à 21 par 1,000 le pourcentage de la mortalité annuelle, mais toute la région du bas du fleuve se ressent de cette poussée généreuse vers les progrès sanitaires municipaux. Les étudiants de cette époque ont le grand avantage, tout en écoutant les brillantes leçons théoriques des Professeurs Brochu ou Simard sur l'hygiène à l'Université Laval de Québec, de voir l'un des maîtres incontestés de cette science à l'oeuvre, et réussir à rendre saine une ville malsaine. Une fois médecins, au lieu d'être des indifférents, ou les ennemis naturels du Conseil supérieur, comme cela s'est vu quelquefois, ils en deviennent la prolongation et le bras droit, dans toutes les municipalités.

* * *

Lamartine disait que la poésie n'était que le douzième de sa vie.

Tout ce dont nous venons de parler a, sans aucun doute, occupé une large place dans la vie du docteur Catellier. Néanmoins, si nous pouvions l'interroger, il avouerait peut-être que ça n'en a pas constitué la majeure partie.

Avant toute chose, et par-dessus toute chose, il fut essentiellement un professeur. Dès le début, il fait vers l'enseignement l'orientation de sa vie. Il a donc eu l'immense avantage de savoir de bonne

heure vers quel but il tendait, et les circonstances ont admirablement favorisé son goût naturel et sa légitime ambition.

Plus jeune que les fondateurs de l'Université, il n'a cependant pas été étranger à leur époque. Il fut un temps de leur école.

Mais quand les théories nouvelles se substituèrent aux anciennes, il était trop studieux et avait l'esprit trop ouvert pour ne pas les comprendre. Il était trop avide de science pour les accueillir d'un oeil indifférent. Alors que d'autres s'attardent à la critique et aux désavantageuses comparaisons, il passe, lui, de la période préantiseptique à la période moderne presque sans transition. Il évolue à la façon des chrysalides, lentement mais sûrement. Et après avoir été, un grand nombre d'années, de l'époque et de l'école de ceux qui ne se convertirent jamais, il devient l'un des maîtres incontestés des procédés modernes. Il en imprègne sa pratique et son enseignement. Ceux qui lui succèdent ne lui sont pas étrangers. Tout en voulant suivre le mouvement et le progrès, ils ne sont pas dépaysés. Ils n'ont qu'à le continuer sans presque rien changer, ni dans la théorie, ni dans les méthodes.

Esprit très mâle, tempérament flegmatique, pondéré dans ses paroles comme dans ses actes, original dans ses expressions, il possédait l'art de raconter, de fixer dans l'esprit des autres ce qu'il décrivait, ce qu'il enseignait. Ses cours n'avaient pas la raideur didactique ni la saveur classique. Ils avaient l'arôme du terroir, la conviction du raisonnement, le charme de l'expérience rajeunie. Il était ni lecteur comme tout le monde; ni conférencier comme le Professeur Vallée père; ni mathématicien comme le Professeur Ahern; ni tribun comme le Professeur Brochu. Il était un fin causeur, abondant et profond, avec un léger chevauchement de langue qui plaisait. Il y avait une pointe de scepticisme scientifique dans son enseignement. Parfois il avait l'air de dire: "Hâtez-vous d'user de ce traitement pendant qu'il guérit". Cela tenait à ses connaissances variées et étendues: aux divers systèmes qu'il possédait à fond; aux écoles dont il analysait, au jour le jour, les théories; à son expérience personnelle qui avait tout essayé, tout tenté, tout pesé. Il fut surtout de l'époque où la médecine ne s'est assise sur un piédestal solide qu'après bien des hésitations et bien des tâtonnements. Peut-être prévoyait-il l'orientation nouvelle que les découvertes actuelles sont en train de lui faire subir.

Et toujours il était le même. A l'hôpital, aux cours, dans la salle d'attente, chez lui, sur la rue. Personne ne l'a vu se hâtant, pressé. Personne ne l'a vu inactif, taciturne ou muet, encore moins

animé ou violent. Maître de lui-même, je crois bien qu'il le fut toute sa vie. Ce fut sa force. C'était son caractère.

Pourtant cet homme a souffert de sa science. Il n'a pas échappé à la tentation qu'a tout médecin de se croire, un jour ou l'autre, atteint d'un mal quelconque, sans pouvoir appuyer son diagnostic sur des symptômes précis. S'il a péché, c'est par excès de prévoyance pour sa santé personnelle. Hygiéniste de carrière, peut-être voulut-il donner cet exemple dont les résultats aboutirent à cette longue et taise vie.

§ § §

Homme de bons conseils il le fut. Comme bien d'autres, j'en rends témoignage. Maintes fois, il éclaira mon ignorance; il soutint mon inexpérience.

Quand, à mon tour, je me crus fatalement atteint, c'est dans sa retraite de la rue Dauphine que j'allai éclairer mon diagnostic. C'était en 1907. Il ne pratiquait plus alors, mais ses conseils valaient cinquante années d'expérience. Comme je me souviens de son attitude, de son flegme, de ses paroles! "Je suis vieux maintenant. (Il eût de bonne heure le trac de la vieillesse). Je puis me tromper. Allez voir les jeunes. Je crois bien qu'ils vous diront ceci." Et les jeunes me dirent cela!

Aux heures de rudes combats, contre l'alcool surtout, il me vint en aide, prenant souvent la peine de m'écrire pour signaler tels faits nouveaux, telle revue, tel argument. Rien d'important ne lui échappait.

"*Serrez-vous de mon non tant que vous voudrez*", me disait-il à l'occasion d'une conférence que je devais faire à l'Université Laval de Québec. "*Je ne regrette qu'une chose, c'est d'être trop vieux pour pouvoir dire au public ce que tant de fois j'ai répété à mes élèves sur cette question.*" Et le lendemain il m'écrivait: "*Bravo! Je pense comme vous sur la question du vin et de la bière.*"

Une autre fois ceci:

"*Quand donc nos législateurs comprendront-ils que cette question de prohibition en est une de salut public pour notre pays?*"

"*Une nation qui ne boirait pas s'enrichirait bien vite, et ce serait l'œuvre le moindre des bienfaits qu'elle en retirerait: bienfaits pour le corps, pour la morale, pour le salut. Si tout le monde, par exemple, à Montréal, était absolument sobre, vous pourriez de suite transformer les deux tiers de la prison de Bordeaux en hospice pour les vieillards, en hôpital pour les pauvres.*"

Sa dernière lettre est en date du 2 novembre 1917. Je la cite en

partie pour montrer le côté spirituel et charmant de cet homme distingué:

"Offrez au rédacteur de l'Union médicale du Canada, notre confrère en Commission scientifique, mes remerciements empressés pour l'envoi des six photographies. Mais que diable, où donc a-t-il pris mon portrait!"*

J'ai constaté que je ne faisais pas un beau garçon, constatation que j'avais déjà faite toute les fois que, passant devant mon miroir, je reux accorder les quelques poils qui restent encore sur mon vieux crâne, et qui ont toujours une grande tendance à se chauffer, les malheureux, malgré la ségesse que le temps aurait dû leur donner.

.....
L'avons-nous voté la prohibition à Québec! Mai, j'ai failli casser le crayon en faisant ma croix!".....
.....

Sur ce moi, je termine cette causerie déjà trop longue. Je ne veux pas anticiper sur l'éloge qu'on ne manquera pas de faire du Dr Catellier, selon la coutume, à la fin de l'année académique. Mais quand on aura fait ressortir comme il convient les qualités fondamentales de ce grand caractère: son esprit de foi, son humilité profonde et son généreux amour pour l'Université avec laquelle sa vie s'est identifiée. On comprendra peut-être mieux pourquoi son disciple se souvenant de lui, au bord de sa tombe, ne sait que commenter ce texte: "le bon docteur."

Paix à ses cendres.

A Madame Catellier, son épouse très distinguée, à ses trois enfants, à sa famille, à l'Université Laval de Québec, "l'Union médicale du Canada" offre l'expression de son respect et de sa profonde sympathie, auxquelles j'ajoute mes sympathies personnelle, très humbles et très sincères.



Montréal, 1er février 1918.

* La Commission Scientifique qui déclare les tableaux d'enseignement antialcoolique des Cleres de St-Viateur conformes à la science, à l'enseignement universitaire mondial, à l'expérience, et en recommandant la vulgarisation dans tous les milieux.
(Docteurs Catellier, Lachapelle, Villeneuve, Dubé, LeSage, Gauthier).